



philocité

Textes sur la mort

Le suicide

1. « Gratuité absurde, trou noir et vide abyssal du rien, mort solitaire sans la compagnie fraternelle des autres, mort qui ne profite à personne (...), responsabilité devant rien ni personne, cette mort stérile est peut-être ce qu'on appelle l'enfer » (Jankélévitch, *La mort*, Paris, Seuil).

2. « Partout des chemins s'ouvrent vers la liberté. Rendons grâce aux dieux, ils n'ont enchaîné personne à la vie. Celui qui attend lâchement la mort ne diffère guère de celui qui la craint et c'est être bien ivrogne lorsqu'on a bu le vin de boire encore la lie. Si le corps devient inutile à toute sorte d'emploi, pourquoi ne pas délivrer l'âme qui souffre en sa compagnie ? Si la vieillesse vient à ébranler mon esprit, à altérer ses fonctions, s'il ne me reste qu'une âme destituée de raison, je délogerai de cette maison, la voyant ruinée et prête à tomber. Si je sais que je dois souffrir perpétuellement, je me retireai de la vie non à cause de la douleur mais à cause de l'inconfort qu'elle m'apporterait dans les actes et les pensées de ma vie. J'estime lâche celui qui meurt de peur de souffrir et sot celui qui vit pour souffrir » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, lettre 63).

3. « L'homme de coeur ne s'enfuit pas de la vie, il en sort. Surtout évitons jusqu'à cette passion qui s'est emparée de beaucoup : l'envie de mourir ». « Le sage vit tant qu'il doit, pas tant qu'il peut. La mort est la recette à tous nos maux. Mais l'opinion qui dédaigne notre vie est ridicule car enfin c'est notre être, c'est notre tout, c'est contre nature que nous nous méprisons nous-mêmes » (ibid.).

4. « Tu viens juste d'avoir quatre-vingt-deux ans. (...) Tu es toujours belle, gracieuse et désirable. Cela fait cinquante-huit ans que nous vivons ensemble et je t'aime plus que jamais. Récemment, je suis retombé amoureux de toi une nouvelle fois et je porte de nouveau en moi un vide débordant que ne comble que ton corps serré contre le mien. (...) Nous aimerions chacun ne pas survivre à la mort de l'autre. Nous nous sommes dit que si, par impossible, nous avions une seconde vie, nous voudrions la passer ensemble » (André Gorz, *Lettre à D. Histoire d'un amour*).

L'euthanasie

5. « La mort d'Auguste est douce : elle s'accomplit promptement et sans souffrir. L'Empereur a eu le temps de mettre ses affaires en ordre et d'après son entretien avec Tibère (son successeur), il est parti avec la satisfaction d'avoir joué convenablement son rôle jusqu'au bout et d'avoir préparé son départ et sa succession » (Suétone, *Vie des douze Césars*, cité par Abiven, Chardot et Fresco, *Euthanasie, alternatives et controverses*, p. 20).

6. « L'office du médecin n'est pas seulement de rétablir la santé, mais aussi d'adoucir les douleurs et souffrances attachées aux maladies ; et cela non pas seulement en tant que cet adoucissement de la douleur, considérée comme un symptôme périlleux, contribue et conduit à la cavalescence, mais encore afin de procurer au malade, lorsqu'il n'y a plus d'espérance, une mort douce et paisible ; car ce n'est pas la moindre partie du bonheur, que cette euthanasie (...). Mais de notre temps, les médecins semblent se faire une loi d'abandonner les malades dès qu'ils sont à l'extrémité ; au lieu qu'à mon sentiment, s'ils n'étaient jaloux de ne point manquer à leur devoir, ni par conséquent à l'humanité, et même d'apprendre leur art plus à fond, ils

n'épargnaient aucun soin pour aider les agonisants à sortir de ce monde avec plus de douceur et de facilité. Or, cette recherche, nous la qualifions de recherche sur l'euthanasie extérieure, que nous distinguons de cette autre euthanasie qui a pour objet la préparation de l'âme » (Francis Bacon, *The advancement of learning (du progrès et de la promotion du savoir)*, 1623, cité *ibid.*, p. 22).

7. « Le médecin doit le plus souvent faire face à deux sortes de demandes : celle de l'équipe qui, persuadée qu'un malade est incurable et que ses souffrances sont devenues insupportables, décide l'euthanasie ; et plus fréquemment, celle de la famille qui réclame l'euthanasie de son malade à l'insu de celui-ci et malgré l'existence de soins palliatifs de qualité. Cette dernière demande est le reflet d'une grande souffrance, amplifiée parfois par le manque d'informations. Le fait sociologique qui paraît nouveau est que cette demande s'exprime de plus en plus comme une exigence morale pour les proches ou comme une exigence professionnelle pour les soignants » (*Euthanasie. Alternatives et controverses*, p. 160).

8. « Nous admettons qu'il y a des cas particuliers dans lesquels l'euthanasie peut être considérée par certains comme appropriée. Mais les cas individuels ne peuvent raisonnablement établir les fondements d'une politique qui aurait des répercussions aussi graves qu'étendues. De surcroît mourir n'est pas une affaire personnelle ou individuelle. La mort d'une personne affecte la vie d'autres personnes, souvent d'une manière et dans une mesure qui ne peuvent être prévues » (Arrêt de la cour européenne des droits de l'homme, cité par Guillon, *Le droit à la mort*, édition imho, 2010, p. 74).

L'histoire de la mort en Occident

9. « Si les médecins et les infirmières (celles-ci avec plus de réticences) retardent le plus longtemps possible le moment d'avertir la famille, s'ils répugnent à avertir jamais le malade lui-même, c'est par crainte d'être engagés dans une chaîne de réactions sentimentales qui leur feraient perdre, à eux autant qu'au malade ou à la famille, le contrôle de soi. Oser parler de la mort, l'admettre ainsi dans les rapports sociaux, ce n'est plus comme autre fois demeurer dans la quotidienneté, c'est provoquer une situation exceptionnelle, exorbitante et toujours dramatique. La mort était autrefois une figure familière, et les moralistes devaient la rendre hideuse pour faire peur. Aujourd'hui, il suffit de seulement la nommer pour provoquer une tension émotive incompatible avec la régularité de la vie quotidienne » (Aries, *Histoire de la mort en Occident*, p. 174).

Pleurer ses morts

10. « Toi qui pleure les morts, tu seras là n'est-ce pas ? Quand tu entendras parler d'un cadavre anonyme découvert sur un chantier désert, tu viendras jusqu'ici, n'est-ce pas ? Et tu pleureras ma mort, tu diras que j'ai aimé, et qu'il y a en ce monde des êtres qui me sont reconnaissants de certaines choses. Tu le feras n'est-ce pas ? (...) Même si personne ne se souvient de moi nulle part, toi seul te souviendras qu'a existé un homme qui avait aussi ses bons côtés et qui a vécu en s'efforçant de faire de son mieux, tu te souviendras qu'a existé un homme unique et irremplaçable... Tu le feras n'est-ce pas ? Il me semble que je comprends enfin le sens de ta venue du monde (...) Tu ne le sais pas encore. Mais ce qui a fait de toi l'homme qui pleure les morts, c'est un sentiment de culpabilité envers l'oubli des morts innombrables qui se succèdent en ce monde » (Arata Tendo, *L'homme qui pleurait les morts*, Seuil, 2014, Cité par V. Despret, *Au bonheur des morts*).



La mort : digne d'être pensée... ?

« La pensée de la mort. — J'éprouve une joie mélancolique à vivre au milieu de cette confusion de ruelles, de besoins et de voix : combien de jouissances, d'impatiences, de désir, combien de soif de la vie et d'ivresse de la vie, viennent ici au jour à chaque moment ! Et bientôt cependant le silence se fera sur tous ces gens bruyants, vivants et joyeux de vivre ! Derrière chacun, se dresse son ombre, obscure compagnon de route ! Il en est toujours comme du dernier moment avant le départ d'un bateau d'émigrants : on a plus de choses à se dire que jamais, l'océan et son vide silence attendent impatiemment derrière tout ce bruit, — si avides, si certains de leur proie ! Et tous, tous s'imaginent que le passé n'est rien ou que le passé n'est que peu de chose et que l'avenir prochain est tout : de là cette hâte, ces cris, ce besoin de s'assourdir et de s'exploiter ! Chacun veut être le premier dans cet avenir, — et pourtant la mort et le silence de la mort sont les seules certitudes qu'ils aient tous en commun ! Comme il est étrange que cette seule certitude, cette seule communion soit presque impuissante à agir sur les hommes et qu'ils soient si loin de sentir cette fraternité de la mort ! Je suis heureux de constater que les hommes se refusent absolument à concevoir l'idée de la mort et j'aimerais bien contribuer à leur rendre encore cent fois plus *digne d'être pensée* l'idée de la vie ». (F. Nietzsche, *Le gai savoir*, livre quatrième, § 278, 1882).